

Et à personne d'autre. –J.

Si tu le trouves, ne l'ouvre pas avant le tonnerre.



Ce tampon marque ce qui n'arrive que dans le livre : toi, ne le fais pas. Si ça dure plusieurs pages, il y a écrit DÈS ICI et JUSQU'ICI. Pour un vrai orage, c'est la dernière page qui décide. –J.

LIVRAISONS IMPOSSIBLES · 2

Ne pas ouvrir avant le tonnerre

Lui Eriksson



TAILLE XL · Roman illustré · 13+

LIVRAISONS IMPOSSIBLES · 2

Ne pas ouvrir avant le tonnerre

Deuxième livre de la série. Le premier : « Ce colis mord ».

Texte et illustrations : Lui Eriksson

Version française : LinguAula

TAILLE XL · Roman illustré · 13+

Première édition : 2026

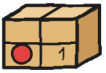
© 2026 Lui Eriksson · info@linguaula.com

Photocopiable librement, pour la classe et pour la maison.

Polices : Andika, Patrick Hand, Caveat et Courier Prime (licence SIL OFL).

Travaille chaque chapitre sur linguaula.com

Aucun tonnerre n'a été blessé pendant l'écriture de ce livre. —J.



CHAPITRE 1

Chasseur d'orages

Dans la boutique d'en face, il y a un colis qui tremble.

Samedi dernier, il n'a bougé qu'une seule fois. Depuis, il n'a plus arrêté : un tremblement fin et continu, comme celui d'un petit chien dans la salle d'attente du vétérinaire. Ça fait sept jours. Chaque jour, un peu plus.

Et moi, j'ai un carnet neuf.

Mon carnet 1 est fini. Mara, la patronne de Livraisons Impossibles, m'a donné celui-ci : couverture bleue et, dans un coin, le tampon rouge de la boutique. Sur la première page, j'ai écrit le titre, avec un mot nouveau :

CARNET DE LIVRAISON 2 · de Gus. OFFICIEL.

« Officiel » veut dire que je le lis en premier. Officiellement. –].

Mara dit qu'on ne dessine pas dans les carnets officiels. On verra : celui-ci a déjà un dessin.

Ce qu'il faut savoir sur l'autre carnet : il y a deux samedis, Juliette (celle des notes vertes) et moi, on a livré, de nuit, sur une passerelle et sans aucun adulte, un œuf que personne n'avait réussi à livrer depuis des années. Maintenant, c'est Miette, un bébé dragon qui copie tout ce que je fais. Mara, la sorcière de la boutique, nous a punis : tous les samedis là-bas, à dix heures. Je suis le nouveau du quartier, et presque tout ce qui est à moi est encore dans des cartons.

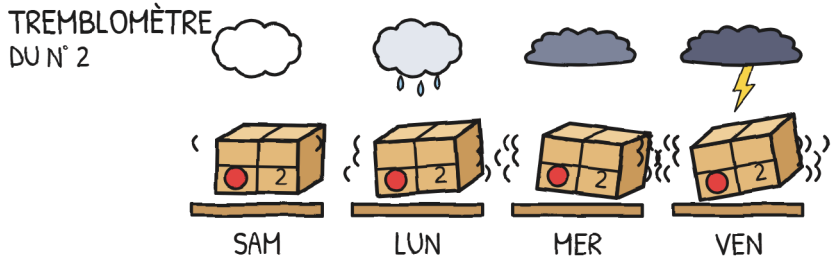
Celui qui tremble, c'est le n° 2. Il est sur l'étagère des retours et il porte une étiquette que je connais par cœur : je l'ai lue tous les après-midi de cette semaine, debout et sans y toucher, pendant que Mara faisait semblant de ne pas me voir :

- N° 2 · FRAGILE.
- DESTINATION : Flora, 9, rue du Canal.
- INSTRUCTIONS : NE PAS OUVRIR AVANT LE TONNERRE.
- EXPÉDITEUR : R.

Tout autour, vingt-trois tampons RETOUR. Je les ai comptés deux fois, au cas où l'un d'eux serait tombé.

Un retour, c'est un colis que personne n'a pu livrer : si celui qui le reçoit ne signe pas l'étiquette avec une encre qui ne s'efface pas, à l'aube il retourne en volant sur son étagère, à la queue leu leu, comme des canards. Il en reste dix-neuf : c'est écrit sur le mur, en vert, de l'écriture de Juliette, et ce que Juliette écrit en vert ne s'efface pas. C'est toujours la même personne qui les envoie tous : R., dont on sait seulement que l'écriture est très mauvaise.

Chaque après-midi, je notais à quel point il tremblait et le temps qu'il faisait : c'est comme ça qu'est né le TREMBLOMÈTRE DU N° 2. Vendredi, le nuage avait un éclair dedans.



Il ne tremble pas de peur : il tremble parce qu'un orage arrive. Samedi, à six heures du soir. J'ai vérifié la météo six fois. —J.

J'ai lu la note deux fois. La deuxième, seulement la partie des six heures.



Samedi, à dix heures, Mara (chapeau violet, tampon qui lâche des étincelles à l'odeur de bougie qu'on vient de souffler) nous attendait derrière le comptoir avec le n° 2 dans les mains. Pas sur l'étagère : dans les mains. À côté du tampon, il y avait toujours la grenouille en caoutchouc, à moi depuis qu'elle n'était plus à personne. Et Tony, le livreur d'ÉCLAIR, était debout, casque sur la tête : les samedis, c'est aussi sa punition, et Tony fait ses punitions comme il livre, à l'heure et sans rien enlever.

— Vingt-trois fois, je l'ai apporté moi-même, a dit Mara. Et jamais pendant un orage.

Mara a repassé l'étiquette du pouce. J'ai regardé la vitrine, de plus en plus grise : le trajet d'aujourd'hui n'allait pas ressembler aux autres.

— Celui-ci, a annoncé Mara, c'est vous qui allez le livrer. Cet après-midi.

Juliette a fait un bond si haut qu'elle a presque touché le panneau RESTE 19, et en retombant elle parlait déjà. Moi, je n'ai pas sauté : je suis resté avec deux mots, « cet après-midi », et une heure, six heures, qui pesaient plus lourd que le colis.



Mara a posé trois conditions, qu'elle a comptées sur ses doigts :

1. Vous partez à cinq heures, avant l'arrivée de l'orage, et vous restez chez Flora jusqu'à ce qu'il soit passé.
2. Vos familles le savent déjà, et Flora aussi.
3. La règle est celle de l'étiquette : on n'ouvre pas avant le tonnerre. Et il faut que ce soit celui d'au-dessus : ceux de loin ne comptent pas.

J'ai reconnu le truc : c'étaient presque les règles du sermon de Vera, qui s'occupe de Miette, mais dites avant et non après. Mara n'était pas là pendant le sermon et elle l'a su quand même : dans ce quartier, les sermons arrivent avant les colis.

— Et vous, vous ne venez pas ? a demandé Juliette.

— J'ai des choses à faire ici, a répondu Mara, et elle a regardé par la vitrine le ciel, qui virait au gris.

Au bout du comptoir, il y avait une couverture pliée, des cache-oreilles de ski et une casserole. J'ai tout vu. Je suis resté à regarder le colis.

Alors Juliette m'a regardé, moi.

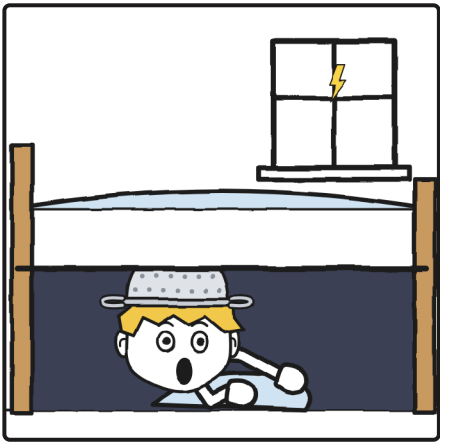
— Et toi, tu aimes les orages ?

Elle l'a demandé droit dans les yeux. J'aurais pu dire la vérité. J'ai dit ceci :

— Je les adore. Dans mon ancien quartier, j'étais chasseur d'orages professionnel.

Dans l'autre carnet, un mensonge a mis un jour et une nuit à revenir. Dans celui-ci, j'ai décidé de lui épargner le trajet : j'ai dessiné le mensonge ce matin-là même et, dans la case d'à côté, la vérité.



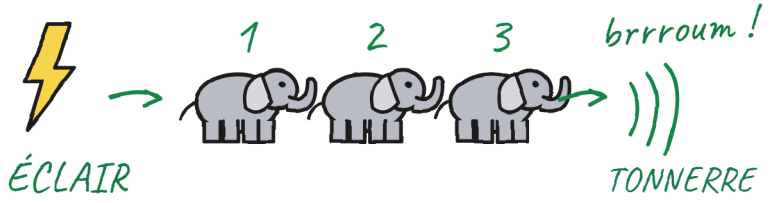


La passoire, c'était celle de la cuisine, en acier, avec deux anses. Elle n'arrêtait pas la foudre. Moi, ça m'aidait d'avoir quelque chose sur la tête. Maintenant, elle était dans un carton du déménagement, à côté des ciseaux que ma mère cherchait depuis une semaine.

Juliette m'a appris à compter un orage, dans mon carnet, sans demander la permission et en vert.

On compte depuis l'éclair jusqu'au tonnerre, en éléphants : « un éléphant » dure une seconde, à peu près, et tous les trois, ça fait un kilomètre. Comme ça, on sait à peu près à quelle distance est tombé cet éclair ; où tombera le suivant, non. Ce que le compte ne dit pas non plus, c'est quand on peut sortir, et ça,

selon Juliette, c'est une autre règle, sans dessin : une demi-heure après le dernier coup de tonnerre.



un éléphant, deux éléphants, trois éléphants...

1 éléphant = 1 seconde

3 éléphants = 1 kilomètre (à peu près)

0 éléphant = AU-DESSUS !

↖ C'est le tonnerre de l'étiquette.
Ceux de loin n'ouvrent pas le colis.

Plus d'éléphants : cet éclair est tombé plus loin.

Si tu entends le tonnerre, même au loin : à l'abri !

J'ai essayé à voix basse et mes éléphants sont sortis hyper rapides, de ceux qui ne servent à rien. Moi, je n'avais besoin de rien compter, parce que j'adore les orages, mais je l'ai noté, au cas où.

Tony a lu l'étiquette par-dessus mon épaule, comme il lit tout ce qui n'est pas à lui.

— ÉCLAIR ne livre pas quand il y a un orage, a-t-il dit, et il nous a montré les petits caractères de son sac à dos jaune : LIVRAISONS ÉCLAIR · DIX MINUTES OU C'EST GRATUIT et, avec la loupe de Juliette, un astérisque : *Sauf orage.

— Il n'y a pas encore d'orage, a dit Juliette.

Tony a relu les petits caractères, au cas où il y aurait un mot sur le « pas encore ». Il n'y avait rien.

Alors Tony est venu avec nous. Il compte les éléphants d'un coup, « undeuxtrois ! », comme s'il s'agissait d'une livraison. D'après Tony, tous les orages sont à un kilomètre. Je ne sais pas si c'est du courage ou un manque d'éléphants.



À cinq heures, j'ai traversé la rue pour aller chercher mon ciré chez moi ; Juliette m'a attendu dans le hall. Ma mère m'attendait sur le palier, le ciré pendu au bout de sa main. Elle a une théorie sur l'orange : ça se voit de loin. Je n'ai jamais su d'où elle compte regarder.

— Mets le ciré orange, a-t-elle dit. Tu veux vraiment y aller ? Toi, quand il tonne…

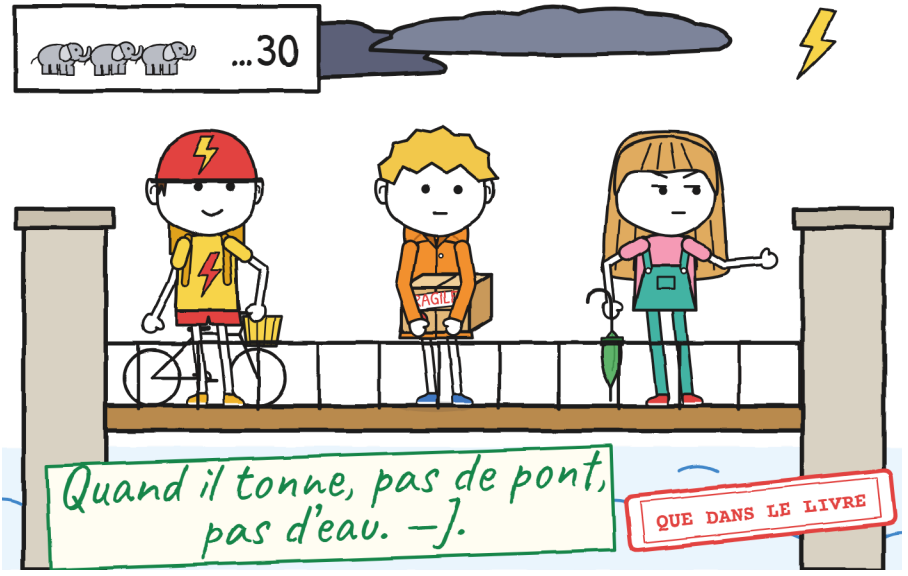
— AU REVOIR, MAMAN !

J'ai dévalé l'escalier quatre à quatre. J'avais calculé qu'avec l'écho de la cage d'escalier, la moitié de la phrase de ma mère se perdrait en chemin. Elle ne s'est pas perdue. Juliette était en bas.

« Toi, quand il tonne… » QUOI ? –].

On a traversé le Grand Pont sous un ciel de plus en plus noir. La nuit, on le lève pour laisser passer les bateaux ; le jour, tout le monde le traverse, et à cette heure-là il n'y avait que nous et un monsieur pressé qui allait en sens inverse, ce qui est le bon sens quand un orage arrive. Je portais le n° 2 à deux mains, bien droit. Tony poussait son vélo : c'est le plus lentement que j'aie jamais vu avancer ÉCLAIR sans qu'il soit perdu.

Au milieu, Juliette a fait à l'eau son salut sec, de la main, bref, sans sourire, comme à quelqu'un qu'elle n'aime pas. Elle le fait depuis la nuit de la passerelle. Je crois que c'est un marché : elle salue et l'eau la laisse passer.



Très loin, le ciel s'est allumé.

Ça a été un clignement derrière les nuages, sans bruit, comme quand quelqu'un allume et éteint la lumière d'une pièce où tu n'es pas. Juliette s'est arrêtée net et a compté des éléphants à voix basse, les yeux fermés. Elle a compté trente avant d'entendre quoi que ce soit. J'ai compté avec elle, dans ma tête, avec mes éléphants hyper rapides, et il m'en est sorti quarante-deux.

Brrroum.

— Environ dix kilomètres jusqu'à cet éclair, a-t-elle calculé. La météo annonce l'orage pour six heures.

— Ça a tonné ! s'est exclamé Tony. On peut déjà l'ouvrir ?

— Celui-là ne compte pas pour ouvrir le colis, a dit Juliette, sans ouvrir les yeux. Il est à dix kilomètres ; celui de l'étiquette est celui d'au-dessus : zéro éléphant. Mais on l'entend déjà : à l'abri ! Courez !

J'ai couru jusqu'à la rue du Canal, en faisant comme si je n'avais rien entendu. Ni le brrroum ni les six heures.

— C'était un hoquet ? a demandé Juliette, sans ralentir.

— Non, ai-je dit. Hic !

Tony s'est plié sur son guidon et il a tellement ri que le vélo est parti de travers. Juliette n'a pas ri. Elle a plissé les yeux, comme quand elle lit quelque chose qui n'est pas écrit.

Un coup de tonnerre, un hoquet : ça m'arrive depuis tout petit. Si l'orage est loin, ça s'arrête à un ; s'il est juste au-dessus, il en vient un autre, et encore un autre, toutes les trois secondes,

jusqu'à ce qu'il s'en aille. Ce n'est pas de la peur. C'est mon corps qui le fait sans me consulter, comme grandir ou éternuer, et, comme grandir, ça ne s'arrête pas en faisant semblant de rien. Je le sais : j'ai essayé avec toutes les têtes.



Ça s'appelle la peur. —J.

Dans la rue du Canal, Vera, celle aux cheveux roux, nous attendait déjà à la porte de la Maison des Dragons, collée à celle de Flora, avec Miette dans les bras. Dès qu'elle m'a vu, Miette a pris ma tête : elle le fait toujours, elle me regarde une seconde, vérifie quelle tête j'ai et se la met.

J'ai posé le n° 2 dans le panier du vélo de Tony et j'ai ouvert les bras.

— C'est son premier orage, a dit Vera, et elle me l'a confiée. Elle te copie tout, Gus. Même ce que tu ressens. Et si elle prend peur, ne tire pas sur elle : elle s'accroche. Quand ce sera fini, trois coups sur le mur du patio de Flora et je viens la chercher.

— Moi, je ne ressens rien, ai-je répondu. J'adore les orages.

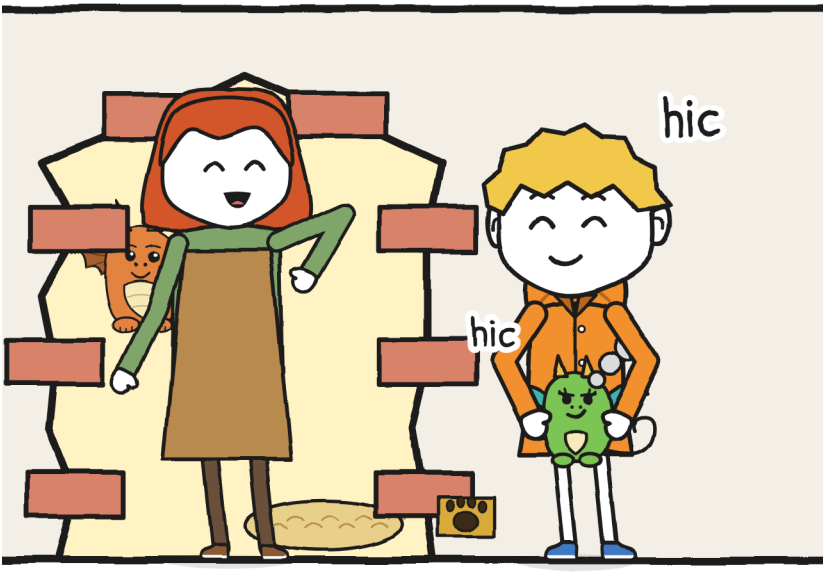
Je l'ai dit en bombant le torse, et Miette, dans mes bras, a bombé le torse pareil, le cou tendu : le portrait craché de quelqu'un qui adore les orages, en deux tailles. Vera nous a regardés tous les deux, l'un sur l'autre avec la même tête, et elle n'a rien dit. Vera garde les choses pour le moment où elles servent.

Au loin, il a tonné. J'ai fait hic. Miette a fait hic, et de la fumée lui est sortie du nez.

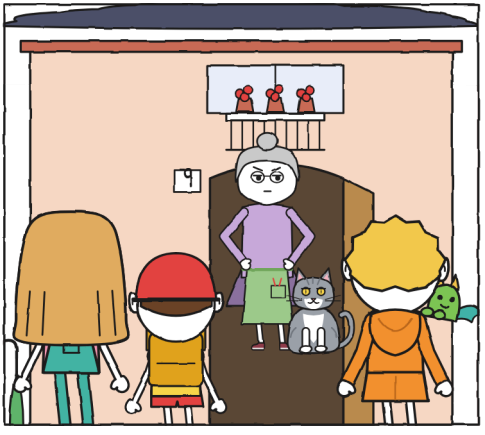
— À l'intérieur, tout de suite, a coupé Vera, et elle nous a poussés vers la porte de Flora.

La maison de Flora est celle aux géraniums, ceux du balcon d'où une dame nous a regardés il y a deux samedis, l'arrosoir en l'air.

Elle a ouvert la porte avant qu'on ait frappé : une dame au chignon gris et aux lunettes, avec un tablier vert de jardinière plein de poches et, entre les pieds, un chat gris à la poitrine blanche qui nous a regardés comme un colis qui n'était pas pour lui. Elle a regardé la boîte. Elle a regardé le ciel. Elle a regardé Miette. Dans cet ordre, en consacrant à chaque chose le même temps, c'est-à-dire peu.



— La petite de Vera. Qu'elle ne me roussisse pas mes fougères, a-t-elle dit. Entrez, la pluie arrive. Mais je vous préviens : je ne signe pas pour des cailloux.



UNE HISTOIRE, SIX TAILLES

Ce livre existe en six tailles, de 3 à 16 ans, et en plus de 20 langues. XXS, XS, S, M et L racontent l'histoire page par page, avec les mêmes dessins et de plus en plus de nuances. La XL est le roman : la même histoire, avec de la place pour tout ce que Gus pense et ne dit pas.

Niveaux du CECRL indicatifs : XXS, pre-A1 · XS, A1 · S, A2 · M, B1 · L, B2 · XL, B2–C1.

Chacun dans sa taille. Même orage. —J.

FAMILLES ET ENSEIGNANTS

Travaille chaque chapitre sur linguaula.com
(avec les activités de la taille L)